

Demain . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 29 août 1934

Demain, la sagesse se distinguera de l'égarement, et la lumière se dégagera des ténèbres, et un certain peuple saura où se trouve le vrai et où se trouve le faux, et où se tiennent ceux qui se consolent d'espairs et de vœux, et où se tiennent ceux qui ne parlent que par certitude, et n'agissent que par conviction.

Demain, les partisans du gouvernement actuel découvriront que, s'il est aujourd'hui quelque chose, ou s'il fut jamais, un seul jour, plus fort qu'il ne l'est à présent, il deviendra lui aussi, un jour, un simple sujet de conversation, une nouvelle parmi d'autres, un souvenir parmi les souvenirs.

À pareille époque l'an dernier, Sidqi Pacha se trouvait à Paris, estivant, se reposant, répandant dans l'air des propos qui trahissaient une force sans limite, tout en trahissant une faiblesse sans limite — des propos qui indiquaient précisément le désordre, la perte du jugement sain, l'effondrement de cet équilibre politique qu'un président du Conseil devrait toujours posséder.

Il disait aux uns qu'il rentrait en Égypte et pourrait bien présenter sa démission, et disait aux autres qu'il rentrait en Égypte et pourrait bien ne pas démissionner. Il disait à tel correspondant de presse que son gouvernement n'avait jamais, à aucun jour, été plus fort qu'il ne l'était alors, et disait à tel autre correspondant qu'il ne comprenait tout simplement pas pourquoi un gouvernement démissionnerait tant qu'il jouissait de la confiance du parlement et de la faveur du roi. Il disait à ce journal étranger qu'il attendait que les Anglais en eussent fini avec leurs préoccupations générales pour leur parler de questions particulières.

Pendant ce temps, le correspondant du Daily Telegraph au Caire câblait à son journal que le gouvernement de Sidqi Pacha n'était pas désiré, et Sidqi Pacha câblait en retour au Daily Telegraph que son correspondant s'était montré dur et injuste, dépassant les bornes du vrai et s'écartant du juste.

Ici, les ministres proclamaient leur confiance dans le maintien à leurs postes, tout en dissimulant leur crainte d'en être écartés ; et chaque fois qu'ils s'adressaient au public ou prononçaient des discours, ils

affichaient force et fermeté, et attaquaient le Daily Telegraph et les journaux de son espèce. Mais livrés à eux-mêmes, ils réglaient leurs affaires entre eux avec inquiétude, et se préparaient au lendemain avec une prudence toute mesurée. Les journaux du gouvernement, pour leur part, suivaient la ligne du gouvernement, présentant les choses à leurs lecteurs sous un faux jour, prétendant que le gouvernement demeurerait en place tant qu'il conserverait la confiance du parlement — jusqu'à ce que, livrés à eux-mêmes, leurs propres rédacteurs se concertent fébrilement pour tenter de deviner d'où soufflait vraiment le vent.

Puis Sidqi Pacha finit par arriver et présenta sa démission, laissant à Sa Majesté le Roi le soin de juger l'affaire et de décider si sa santé lui permettait de continuer à travailler, ou exigeait plutôt qu'il se reposât. Il se fit alors timide, craintif, recula, se soumit, s'astreignit à consulter des médecins, se déclara apte au travail, et poursuivit sa tâche au gouvernement — prétendant n'avoir jamais, à aucun jour, été plus fort qu'il ne l'était en ces jours mêmes.

Puis il ne s'écoula pas plus de deux semaines avant que Sidqi Pacha ne dégringolât du sommet jusqu'au plus bas. Celui qui avait été tout devint rien. Celui qui avait été la force même devint la faiblesse même. Celui qui avait été un tyran se retrouva soumis au plus faible et au plus impuissant des gouvernements. Il avait voulu tirer fierté du système même qu'il avait établi et du parlement même qu'il avait assemblé — mais le système l'abandonna, et le parlement le délaissa. Puis les membres de son propre parti se dispersèrent loin de lui, jusqu'à ce qu'il devînt un paria pour tous les corps politiques, sans plus un coin où s'abriter, ni un allié sur qui s'appuyer.

Toute cette chaîne d'événements commença à pareille époque l'an dernier, alors que notre propre président du Conseil, le bienveillant homme, se trouvait absent à Paris, estivant et se reposant. Puis, un matin ou un soir, un télégramme lui parvint l'informant qu'il était devenu président du Conseil. L'homme ne s'y attendait nullement, n'y avait même pas songé — mais c'était là une grâce de Dieu, qu'Il accorde à qui Il veut.

À pareille époque l'an dernier, il y avait également un désordre visible dans la représentation politique de l'Angleterre en Égypte : un Haut-Commissaire que l'on mutait, un autre que l'on choisissait, puis l'annonce que le Commissaire muté reviendrait à son poste en attendant l'arrivée du nouveau. Tout cela emplissait l'atmosphère égyptienne de trouble et de confusion, la saturant de nouvelles et de rumeurs, et les

adversaires du gouvernement lisaient tout cela, l'entendaient, et le présentaient à leurs lecteurs exactement comme ils le voyaient, sans rien y ajouter, et parfois même en en retranchant — car ils se montraient prudents, répugnant à ce qu'on les accusât de précipiter les événements ou de hâter le cours des jours. Alors, que se passe-t-il maintenant ? Que dit-on ? Que publie-t-on ici et là ?

Tout suggère aujourd'hui que notre gouvernement actuel est faible au dernier degré, quoi qu'il prétende être au comble de la force ; parfaitement incapable, quoi qu'il prétende à la plus brillante compétence ; plongé dans le plus laid désordre, quoi qu'il prétende à la plus belle stabilité. Il se croit fort, lorsqu'il s'adresse au public — mais Dieu seul sait la vérité, et ceux qui sont solidement versés dans le savoir nous disent que ce gouvernement, livré à lui-même, ne trouve dans cette croyance ni douceur, ni chaleur, ni rien qui puisse inspirer confiance en son âme ou apaisement en son cœur.

Les journaux du gouvernement affichent la sécurité et le contentement, la confiance en demain et en après-demain — mais leurs propres rédacteurs, livrés à eux-mêmes, ou parlant franchement à autrui, se demandent où ils en sont eux-mêmes, ce qu'on leur réserve, et où ils se trouveront demain. Le Haut-Commissaire est parti en congé, un congé qui devait être bref à ce qu'on disait, mais qui n'en finit pas de s'allonger ; on avait annoncé qu'un homme de sa propre maison le suppléerait, et voici que celui qui le supplée est le chef du Département égyptien au Foreign Office. Les journaux anglais écrivent, de leur propre initiative, ou sur instruction du Foreign Office, ou par le truchement de leurs correspondants en Égypte, que des imprévus pourraient bien survenir, que des crises pourraient bien frapper, et que la représentation anglaise en Égypte doit être forte, ferme, résolue, capable d'une action rapide dès qu'un imprévu survient ou qu'une crise frappe.

Les grands journaux anglais publient, par la plume de leurs correspondants en Égypte, des propos sur la faiblesse du gouvernement actuel, la pâleur de sa couleur politique, la dissolution de la solidarité entre ses membres, et la nécessité d'un changement et d'un remplacement :

Soit demain, prétendent-ils — ou sinon, après-demain.

Et après tout cela, on attend encore des Égyptiens qu'ils dorment tranquilles, qu'ils croient que tout va parfaitement bien, que les

circonstances sont partout paisibles, et que la vie égyptienne n'a jamais, à aucun jour, été aussi stable qu'à présent — n'était, bien sûr, la crue du Nil, la corruption des mœurs sur le littoral, et la formation de l'association des Jeunes Égyptiens.

Ces partisans du gouvernement font preuve d'une naïveté sans bornes ; ils s'imaginent leur propre nation si sotte et si inattentive qu'elle se laisserait tromper par des jeux d'enfants et de piètres artifices. Si les choses étaient vraiment calmes et ordonnées, si la vie était vraiment saine et stable, les esprits ne seraient pas jetés dans un tel désarroi, les affaires politiques ne seraient pas plongées dans une telle confusion, et ces nouvelles ne surgiraient pas ainsi du néant. Ce ne sont pas les Égyptiens qui ont inventé ces urgences et les propos qui les accompagnent ; ce ne sont pas les Égyptiens qui ont désigné M. Patterson pour suppléer le Haut-Commissaire ; ce ne sont pas les Égyptiens qui ont dit au Times, au Daily Telegraph et à d'autres journaux encore ce qu'ils ont diffusé et continuent de diffuser de temps à autre. Les Égyptiens n'ont rien fait de tout cela — pas plus qu'ils n'ont convié les fantômes apparus dans cette maison voilà quelques jours. Pas plus qu'ils n'ont ordonné au Nil de déborder avec une telle prodigalité. Si les partisans du gouvernement veulent se dissimuler à eux-mêmes les faits bien réels, et préfèrent enfouir leur tête pour ne pas voir ce que les jours pourraient apporter, c'est qu'il leur manque ce courage nécessaire pour affronter les faits en face, et pour croire que la fortune tourne, et que les charges publiques, comme se plaît à le répéter Al-Muqattam, sont un prêt et non un héritage. Si les partisans du gouvernement en sont réduits à une telle faiblesse, à une telle crainte, à un tel désarroi, alors qu'ils jouissent de leur faiblesse, de leur crainte et de leur désarroi — mais ils se font grand tort à eux-mêmes s'ils s'imaginent que tous les Égyptiens leur ressemblent : faiblissant devant les faits bien réels, redoutant les urgences possibles, jetés dans le trouble par la moindre surprise.

Il n'en est rien. Les Égyptiens se souviennent encore d'hier, et en ont parfaitement compris les leçons ; c'est justement pour cette raison qu'ils guettent demain le cœur apaisé, les espoirs radieux, l'âme satisfaite — non qu'ils se bercent d'illusions, s'imaginant que l'obscurité pourrait soudain se dissiper sans prévenir, mais parce qu'ils sont bien éveillés, et non endormis ; parce qu'ils sont sur leurs gardes, et ne se laisseront jamais surprendre ; et parce qu'ils connaissent leurs propres droits, sont déterminés à s'y tenir fermement, et refusent d'être autre chose que vigilants à leur égard.

Ils ne craignent pas demain, tout comme ils ne se sont pas alarmés d'hier. Ils ont la certitude que la nation, dès lors qu'elle veut quelque chose, finira par obtenir ce qu'elle veut — que cela plaise aux tyrans et aux colonisateurs, ou qu'ils s'en indignent.

Attendons donc demain, et que les partisans du gouvernement l'attendent également — car nous ne doutons pas que certains riront de certains autres, et nous ne doutons pas que certains regarderont d'autres avec une pitié accompagnée d'un sourire, un sourire chargé d'un fort mépris . . .